

## Plastic and Glass

de Tessa Joosse

On pourrait dire de *Plastic and Glass* que c'est un documentaire enchanté, un drôle d'objet où le rythme produit par les sons d'une usine de tri sélectif forme peu à peu l'air d'une chanson dont le refrain entêtant et joyeux donne son titre au film. On avait jadis assisté à un phénomène semblable dans une séquence de *Dancer in the Dark* de Lars von Trier. Là, des sons hydrauliques entraînaient l'héroïne du film dans le chant et la danse. Mais ici, il ne s'agit pas de décoller d'une réalité tragique et glauque par les moyens conséquents de la comédie musicale. *Plastic and Glass* est tout en légèreté et la musique émane de l'usine elle-même, des objets mécaniques aussi bien que des gestes de ceux qui y travaillent – elle ne s'en échappe pas, elle en sourd littéralement.

Mais le caractère simple, naturel de *Plastic and Glass* n'en fait cependant pas qu'une ode sympathique aux métamorphoses à venir des objets triés, voire pire, une apologie naïve du travail à la chaîne. L'impression que laisse le film est profonde et tient à son sens du détail, à son écoute et à sa charge métaphorique. À son mi-temps, la chanson surgit et prend corps à travers les travailleurs de l'usine. Et ce qui est remarquable, c'est que chacun d'entre eux existe. De l'ensemble qu'ils forment et malgré le côté mécanique de leur tâche, se détachent des visages, des attitudes et des voix singulières.

*Plastic and Glass* nous transporte ailleurs que dans l'usine où nous sommes, nous fait voir ce qu'on ne voit pas en général, le mouvement d'un bleu de travail qui accompagne les gestes de celui qui le porte, et par les vertus du chant, même fredonné, fait affleurer à la surface d'un visage l'état d'âme de ceux qui sont à la tâche. Il y a, en effet, quelque chose de grave dans la déflation joyeuse de l'euphorie industrielle que met en œuvre le film. Les paroles de la chanson résonnent comme une promesse, au futur de l'indicatif, d'un monde où tout se recycle, postlude à la frénésie productive d'une ère révolue où le progrès se confondait avec la génération exponentielle d'objets et d'emballages.

*Plastic and Glass* ne serait-il pas notre *Chant du styrene* actuel ? Car cette fois, comme l'indique, en silence, le dernier plan du film où la porte de l'usine encadre un paysage suburbain, la nature nous observe et se rappelle à nous. **François Bonenfant**



## C'est plutôt genre Johnny Walker

d'Olivier Babinet

Parmi les précieuses projections que l'Acid proposait cette année encore pendant la durée du Festival de Cannes, *C'est plutôt genre Johnny Walker*, d'Olivier Babinet, imposait sa nonchalance dégingandée après une année d'euphorie festivalière méritée. Est-ce parce qu'il parle de crise et de pilule à avaler que ce film atypique n'en finit plus de nous plaire ? Pas seulement, assurément. Étienne et Bip y incarnent respectivement les faces A et B d'un même trentenaire, sorte d'anciens "beaux gosses" de Riad Sattouf, poussés en graine dans les champs de néons, juste derrière le périp'h'. L'Amérique est bien lointaine, l'horizon flouté par les barres d'immeubles et la vie passe, mixée dans un synthétiseur. Un soir où Étienne est à la rue, les deux compères gobent une mystérieuse pilule achetée sur le Net. En guise d'"*extension de l'âme*", ils tombent dans une boucle temporelle. Le même mauvais whisky, le spleen de l'insomnie, à l'infini.

"*J'attends... du boulot, du fric, quelqu'un qui pense à moi, qui me trouve formidable*", tout est dit par Étienne, en peu de mots. La première qualité du film est de ne pas lâcher d'un plan ce dandy cassé, interprété par le formidable Pablo Nicomedes, qui cache des sérénités et des douleurs d'apache sous des dehors de petite frappe. Le film parvient à se construire sur ce rythme, si fragile, du rien. Celui du refus d'un visage et d'un corps à accepter ce tout.

Olivier Babinet a assurément travaillé son goût et ses envies, notamment grâce au *Bidule*, irrésistible mini-série télé glacée qui s'emparaît déjà de notre médiocrité ambiante pour en révéler la crudité ; il prend le temps d'effeuiller son récit, de dépouiller les genres, en lâchant l'idée de causalité. On n'est plus ni dans le récit intime, ni dans la science-fiction, loin du film social, tout en y plongeant, la tête la première. Alors que *Star Trek* et ses collants tentaient récemment de nous perdre dans des interstices spatio-temporels douteux, Babinet s'amuse simplement à nous promener avec une vraie sincérité, dans le temps perdu de ces couloirs sans fin où l'être aimé nous abandonne, tellement la vie poisse. On est prêt à l'y suivre encore, longtemps. Vers le Grand Nord, où il devrait tourner bientôt un long métrage.

**Amélie Galli**

*C'est plutôt genre Johnny Walker*, 2008, 35 mm, couleur, 28 mn.

Réalisation et scénario : Olivier Babinet. Image : Javier Ruiz Gomez. Son : Vincent Pateau et Cedric Lyonnet. Montage : Françoise Hernandez et Isabelle Devinck. Musique : Olivier Babinet et Vincent Pateau. Décors : Pierre Pell et Stéphane Rozenbaum. Interprétation : Arly Jover, Christophe Bier, Pablo Nicomedès, Constantin Leu et Vincent Gominet. Production : Ferris & Brockman.